

Province de Paris
de l'Ordre des Carmes Déchaux



« TENIR HAUT L'ESPRIT »
Père Jacques de Jésus

*Collection
Carmel Vivant*

« TENIR HAUT L'ESPRIT »

Père Jacques de Jésus

*Province de Paris
de l'Ordre des Carmes Déchaux*

Le Père Jacques de Jésus (Lucien Bunel – 1900-1945), Carme, fondateur du Petit Collège d'Avon en 1934, arrêté en 1944 pour avoir caché trois enfants juifs, témoin héroïque de la charité au camp de Mauthausen, est une figure lumineuse d'apôtre brillant au cœur de la nuit la plus sombre de l'histoire du XX^e siècle.

La première partie de cet ouvrage rassemble sous le titre « Éduquer à la liberté », quatre communications faites lors du Colloque marquant le centenaire de sa naissance (Avon, 28-30 janvier 2000). Y sont joints le témoignage d'un ancien élève, la conférence donnée lors d'un colloque organisé pour le cinquantième anniversaire de la mort du Père Jacques de Jésus (1945-1995), ainsi qu'un regard sur son Testament Spirituel.

La seconde partie, intitulée « La Résistance spirituelle » rassemble six conférences données au cours du colloque qui s'est tenu à Avon du 3 au 5 juin 2005 pour le soixantième anniversaire de la mort du Père Jacques, en lien avec les commémorations de la libération des camps de déportation.

La chronologie de l'itinéraire du Père Jacques permettra au lecteur de mieux situer les moments qui ont été choisis par les divers intervenants pour évoquer la figure du Carme.

Au fil des pages, nous découvrirons les multiples et complémentaires facettes de cette riche personnalité : éducateur, apôtre, prêtre, orant, témoin, martyr, contemplatif...

Nous pouvons nous mettre à son école pour « tenir haut l'esprit ».

 Éditions du Carmel

33, avenue Jean Rieux
31500 Toulouse

ISSN 1630-5930

EAN Epub : 978-2-84713-412-4

Dépôt légal : avril 2007

© Éditions du Carmel

33, avenue Jean Rieux – 31500 Toulouse.

Couverture : *Le P. Jacques au milieu de ses élèves (Petit Collège d'Avon)*
© Province de Paris o.c.d.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec leurs interminables alignements de lits de fer à couvertures blanchâtres ou grisâtres » (Au revoir, les enfants ! p. 43-44).

Par contre, les témoignages d'un professeur et d'un surveillant qui connurent Lucien Bunel dès les premières années montrent ces hommes très attentifs aux enfants qui leur étaient confiés (*ibidem* p. 32). De plus l'habitude de donner à chaque nouveau pensionnaire ce qu'ils appellent « *un grand* » atteste le souci de nouer entre les enfants des liens vraiment fraternels. On ne sait qui fut « *le grand* » de Lucien, mais l'année suivante il devint celui d'un petit garçon qui a gardé toute sa vie le souvenir de sa bonté et de sa délicatesse.

Quoi qu'il en soit, le changement de vie fut total pour le petit Barentinois, fils d'ouvriers. La bourgade où tout le monde se connaît et qui reste un univers clos, centré sur lui-même, a laissé place à la grande ville anonyme, ouverte au meilleur comme au pire, dont les petits séminaristes avaient un aperçu quand ils se rendaient à la Cathédrale ou en pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours. Et, au lieu de la modeste maison avec son petit jardin, où Lucien aimait jouer et s'occuper des lapins, c'est la grande bâtisse de la rue du Moineau et ses sévères cours de récréation. C'en est bien fini de la chaude ambiance du foyer familial, des travaux et des jeux avec les frères et la petite sœur. Dans ses souvenirs, René atteste à quel point la rupture fut difficile : « *Il nous avait déclaré bien souvent que le plus grand sacrifice qu'il avait dû faire pour répondre à l'appel de Dieu avait été le sacrifice de la famille* » (Père Philippe, p. 80). On peut penser aussi qu'il n'a pas été sans souffrir de sortir de l'espèce de cocon dans lequel l'avait enfermé l'admiration plus ou moins explicite de son entourage, et que devait bien percevoir l'enfant intelligent et sensible qu'il était. Centre de

son petit univers barentinois, il se retrouve à Rouen, un parmi d'autres, qui ont des capacités et des aspirations à peu près identiques.

Le plus difficile fut peut-être le changement de milieu. Si bonne qu'ait été l'éducation reçue chez ses parents, Lucien la sentit inévitablement fort différente de l'éducation et de la culture dispensées au Petit Séminaire, et qu'avaient déjà reçue en partie chez eux un bon nombre d'enfants de milieu aisé. Le Père Francis Murphy, dans le livre qu'il a consacré au Père Jacques, *Resplendent in victory* (p. 11), voit dans cette tension entre son milieu d'origine et son nouveau milieu la source des « paradoxes » de sa personnalité, paradoxes dont il dit qu'on les constate non seulement au séminaire mais aussi dans le reste de sa vie.

Le jeune Lucien n'avait sans doute pas prévu toutes les difficultés qui se dresseraient devant lui au Petit Séminaire. À Barentin, il avait appris à lutter contre tout ce qui s'opposait à ses projets, jusqu'à accepter humiliations et critiques ; maintenant qu'il est arrivé à la première étape de leur réalisation, son intelligence, sa volonté, la conscience d'être là où Dieu le veut, l'aideront à s'adapter, avec obstination, non sans peine ni hargne parfois...

Les témoignages recueillis sur les débuts au Petit Séminaire sont loin d'être aussi élogieux que ceux de sa famille. Ils sont plus objectifs et soulignent des défauts, qui sont d'ailleurs souvent la contrepartie des qualités, et contre lesquels le Père Jacques dira avoir eu à lutter toute sa vie. Un professeur de sixième le décrit ainsi : « *C'était une volonté forte et presque farouche. Ses traits énergiques, sa parole raide, son geste brusque l'imposèrent tout de suite à ses camarades. L'intelligence était vive et son application au travail était*

remarquable. Il voulait le succès et il l'obtint en tout, même en récréation (...) Il était doué d'une riche nature, mais il lui fallut de longs et pénibles efforts pour maîtriser ces défauts d'humeur, d'orgueil et d'opiniâtreté qui menaçaient de le perdre. Il priait si bien et s'assimilait si vite tous les conseils que je n'ai jamais douté de lui, pas même aux jours troubles de l'adolescence » (Père Philippe, p. 32).

Un surveillant qui le connaît les deux années suivantes le montre « à la fois timide et ombrageux, hargneux et critique, lanceur de défis à ses camarades et de loin à ses professeurs. Mais sa piété était déjà solide et c'est à elle, sans doute, qu'après avoir encouru blâmes et mauvaises notes, il dut d'obtenir régulièrement de bonnes notes » (*ibidem* p. 32).

Ses camarades remarquent à peu près les mêmes choses, mais avec un autre regard. L'un d'eux le dit « gouaillieur, genre un peu Montmartre, moqueur, taquin, les yeux pétillants de malice, (...) une forte tête, pas commode du tout à discipliner mais déjà travaillé par Dieu. » Son obstination et son orgueil, mais aussi sa franchise et son courage sont très évidents à propos de l'histoire du « compliment » au professeur mal vu de tous les élèves (*ibidem* p. 33). Dans ces conditions on comprend aisément que ses camarades ont une tendance normale à apprécier ce que réprouvent les professeurs. En classe de philosophie encore, ils lui attribuent le « prix de sagesse » que lui refusent les professeurs, en raison d'« une forte impertinence » (*ibidem* p. 34 et n. 1).

Par ailleurs, le camarade déjà cité précise : « Pendant les vacances, son esprit follement curieux ne reculait devant aucune lecture. En ce temps-là l'index de l'Église, non plus que les conseils de ses maîtres, ne le gênaient guère » (*ibidem* p. 33).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aujourd'hui d'enseigner.

Je dirai premièrement ceci : ce qu'il n'a cessé d'enseigner, c'est qu'il est impossible d'être dilettante dans un tel métier, mais que l'enseignant, le professeur ne peut manquer de rencontrer à tout instant lorsqu'il s'adresse aux enfants le sacré et l'absolu. Cela est vrai pour un laïc mais plus encore, bien sûr, pour un chrétien puisqu'il pense à Dieu et qu'il en parle. Cette rencontre de l'absolu doit se préserver du pédantisme ou de la complaisance. Elle exige bien sûr la tolérance, ou plutôt la compréhension, la modestie, le respect de la liberté. À tout instant il faut réfléchir sur l'utilité véritable du savoir et sur la place qu'y tiennent la charité et la beauté. D'autres questions se posaient au Père Jacques, à partir des textes et des valeurs qu'il enseignait. C'étaient celles de la culture : quels peuvent être les programmes, les méthodes et les finalités ? Je me demanderai dans un premier temps pourquoi le Père Jacques a été « éducateur » et je répondrai : parce qu'il a été chrétien, qu'il a été Carme : dans cette maison on cherchait à établir ce qu'il a appelé un petit Collège. Il s'agissait de former, par petits groupes, des élèves conscients de leur culture, de leur idéal, de leur christianisme. Cela impliquait d'abord une réflexion sur les valeurs. Il faut reconnaître que notre temps plus directement tourné vers l'efficacité matérielle évite de réfléchir sur ces aspects spirituels de la pensée. J'ai assisté récemment à une soutenance de thèse ; l'auteur était un étudiant qui avait édité les beaux poèmes latins de Baudri de Bourgueil, auteur latin du XII^e siècle. Il me disait la stupéfaction qu'il avait éprouvée en essayant de réfléchir sur la valeur de la poésie et en particulier de la poésie religieuse telle que la produisaient à cette époque les moines, les liturgistes et les lettrés. Tout le monde croit pourtant de nos jours que la poésie n'a qu'une valeur esthétique

et formelle et qu'on ne peut y mêler la morale. Or la vocation spirituelle qui se manifeste chez les écrivains médiévaux montre qu'il n'existe pas de beauté sans la référence à l'idéal dans toutes ses formes ; le Père Jacques y a insisté dans diverses conférences. Il citait notamment un vieil auteur, un moine du début de votre ordre qu'on appelait Nicolas le Français et qui avait écrit un ouvrage, la *Sagitta ignea*, « la flèche de feu », laquelle était bien sûr, la flèche de l'amour. Il posait ainsi un problème qui avait été évoqué par les commentateurs de l'œuvre du Père Jacques et qui concernait aussi la place du savoir dans la vie religieuse : quels étaient les rôles de l'action et de la contemplation ? La réponse était donnée par Nicolas le Français : c'est la contemplation qui prime absolument ; certes le moine vivra s'il fait ce qu'il veut, c'est-à-dire la plupart du temps en vivant comme un ermite dans un bel endroit de la nature et dans une solitude qui lui permettra de ne rencontrer que Dieu et de n'être distrait en rien, il le fera jusqu'à dix mois mais ensuite la longue contemplation qu'il a conduite l'aura rempli d'un tel amour qu'il ne pourra pas résister au désir de descendre dans le monde pour le communiquer à ses semblables. Donc la contemplation vient d'abord mais en « considération » : celle-ci est la rencontre de la contemplation et de l'action, l'équilibre qu'un homme complet établit entre elles. Un autre texte de même portée se trouve aussi chez saint Jean de la Croix, *Vive flamme d'Amour*, strophe III : « Il faut manier les affaires de Dieu l'œil ouvert et avec grande discrétion et considération, principalement en choses si relevées et si délicates où le gain et la perte sont presque infinis par la bonne ou la mauvaise conduite ». Tous les mots comptent : ainsi s'expriment certaines exigences fondamentales qu'on reconnaît dans la vie de notre ordre et qui sont liées à la vertu de discrétion, c'est-à-dire non d'effacement ou de complaisance mais de choix lucide et de

délicatesse amoureuse. Ainsi se trouve engagée toute la pensée de Dieu qui implique l'infini. Il va de soi que l'éducateur rencontre au premier chef de telles exigences : il éprouve en cela une responsabilité immense qui constitue en même temps pour lui une joie extrême parce qu'il parle continuellement de ce qui est infiniment intéressant. Un mot que j'ai déjà prononcé résume tout et prend en même temps toute sa portée.

Pourquoi être éducateur ? Par amour vrai. C'est l'amour réfléchi et contemplatif qui peut seul fonder la pratique d'un tel métier : le Père Jacques l'avait bien compris.

Bien sûr, c'est l'amour pour l'enfant, le respect envers lui, le désir de le protéger contre les erreurs et la corruption. Dans sa jeunesse, lorsqu'il était vicaire du côté de Rouen ou du Havre, le nouveau prêtre – qui n'était pas encore moine – adressait des conférences aux dames distinguées qui étaient les mères de ses élèves. Il leur parlait avec prudence et politesse, moins rudement qu'il ne le fit bien souvent plus tard, il leur disait qu'elles étaient grandement coupables parce qu'elles ne s'occupaient pas assez de leurs enfants, à quoi elles répondaient qu'ils ne les intéressaient pas jusqu'à cinq ou peut-être sept ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où ils approchaient de l'âge de raison. Jusque là elles croyaient pouvoir les confier à des bonnes. Or notre vicaire savait qu'il s'agissait d'un double mépris pour les bonnes et pour les enfants. Il en était scandalisé et ne cessait d'y insister en évoquant dès cette époque les enseignements de la psychologie. Celle-ci lui montrait que dès quatre ans peut-être, tout est joué et de façon plus générale, que l'éducation ne peut être négligée à aucun moment de la jeunesse et de l'adolescence et que son lieu principal et initial est la famille. Cette obsession s'est manifestée pendant toute la vie du Père Jacques et en particulier dans sa conception du Collège qui ne devait pas se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nombreuses, écrites en tous sens dans la marge. Le livre des Actes des Apôtres est presque vierge de tout soulignement et de tout commentaire marginal. Le corpus paulinien fourmille d'annotations diverses. C'est vrai aussi pour la lettre aux Hébreux, la première lettre de Pierre et la première de Jean.

Comment se présentent ces notes manuscrites ?

Les unes sont à l'encre noire ou plus souvent violette. Elles semblent correspondre davantage à une étude du texte, dont elles présentent le plan ou des réflexions proprement théologiques. Mais la plupart des notes sont au crayon de papier. Elles sont écrites en tous sens, dans toutes les marges, à gauche, à droite, de bas en haut, ou de haut en bas. Elles sont plus ou moins lisibles, même à la loupe.

En plus des notes manuscrites, il y a des soulignements nombreux parfois, mais de diverses sortes. Les soulignements sont presque tous au crayon. Lorsqu'il souligne à l'encre, c'est simplement un tout petit trait qui renvoie à une note ou une réflexion sur le mot souligné. Par contre, des phrases entières sont soulignées au crayon. Le soulignement est rarement double. Nous le trouvons en Mt 5, 48 : « *Estote ergo vos perfecti, sicut et pater vester caelestis perfectus est* » (Vous donc vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait) et en Mt 9, 13 : « *Non enim veni vocare iustos, sed peccatores* » (Car je suis venu appeler non pas les justes mais les pécheurs). De même dans la lettre aux Hébreux la phrase si souvent citée dans ses écrits et qui inspira son testament spirituel : « *Et sine sanguinis effusione non fit remissio* », (et sans effusion de sang il n'y a pas de pardon) He 9, 22. D'autres textes sont marqués d'un trait vertical, parfois double ou triple, comme par exemple le commandement nouveau en Jn 13, 34 : « *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem* » (Je vous donne un

commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres). Il lui arrive aussi de mettre en valeur un texte en le mettant entre guillemets. Ainsi il met des guillemets en Mt 7, 21 : « *sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in caelis est* » (mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux), et il commente en marge : « *Voilà la règle de la véritable sainteté.* »

Il y a divers genres de notes. D'abord des notes exégétiques. Elles indiquent par exemple le plan, ou les extraits d'un commentaire. Il y a des notes que nous pourrions appeler « historico-critiques ». Par exemple, cette note un peu surprenante, en marge du récit du « Massacre des innocents », en Mt 2, 16-18 : « *le nombre d'enfants massacrés ne doit pas dépasser 20 à 30* ». La source de cette « précision » se trouve dans un commentaire sur l'Évangile selon Saint Matthieu³ : « Le nombre des enfants massacrés ne dût pas être aussi élevé qu'on se le figure d'ordinaire, Bethléem ne comptant guère que deux mille habitants, il pouvait s'y trouver de vingt à trente enfants mâles au-dessous de deux ans. »⁴

Ailleurs, nous retrouvons le professeur de lettres, sensible à la philologie, au sens des mots. Par exemple pour l'expression de Mt 4, 17 : « *Poenitentiam agite* » (repentez-vous) le P. Jacques note : « *Le mot grec est plus fort : metanœite.* » Ou un plus loin, il corrige Mt 4, 22 : « *Illi autem statim relictis retibus et patre secuti sunt eum* » (Eux, aussitôt, laissant la barque et leur père, le suivirent). Au lieu de « *retibus* » (les filets) « *il faudrait navi d'après le grec.* » C'est la traduction que donne aujourd'hui la Nova Vulgata. En Rm 1, 1 au dessus du mot latin « *servus* » (serviteur) il écrit : « *doulos* » (esclave). En Mt 3, 4 à propos du Baptiste : « *Ipsa autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum* » (Jean avait son vêtement fait de poils de chameau),

le Père Jacques souligne deux fois le pronom : « *ipse* » et le commente : « *Force de ce pronom, Jean pratique la pénitence qu'il prêche. Coepit facere et docere (il commença à faire et à enseigner).* »

Parfois il offre tout un commentaire sur le sens du mot grec. Par exemple, en Mt 6,27 : « Qui d'entre vous peut, par son inquiétude, prolonger tant soit peu son existence ? », il souligne d'un petit trait le mot latin « *staturam* » et commente en marge : « *èlikia comporte deux sens : taille et vie. Il semble que ce soit plutôt le second sens qu'il faille prendre, car c'est bien la préoccupation dominante des hommes : comment vivre plus longtemps.* » En Rm 5, 2, où il est dit que « nous avons accès par la foi à cette grâce » le P. Jacques note : « *en grec il y a le parfait : eskhèkamen = nous avons obtenu, c'est un fait réalisé.* » Ailleurs, en marge de 2 Co 10, 12 il n'hésite pas à écrire : « *Il faut abandonner le texte de la Vulgate et prendre le texte grec.* »

L'aspect peut-être le plus intéressant des notes marginales du Père Jacques est l'importance très grande des citations de textes patristiques. Il semble lire l'Évangile de Matthieu en l'accompagnant du commentaire de Saint Thomas d'Aquin. Il se sert sans doute de la *Catena aurea*, c'est-à-dire de l'*Expositio continua super quatuor Evangelistas* du Docteur commun. Mais nous trouvons également des citations d'autres Pères de l'Église : Jérôme, Grégoire le Grand, Hilaire, Bernard, Rupert de Deutz, Jean Chrysostome et Augustin. Il s'agit peut-être parfois seulement de la réminiscence d'un texte bien connu. Par exemple en marge du verset Mt 6, 22 qu'il souligne : « *Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum* » (Car où est ton trésor là est aussi ton cœur), le P. Jacques écrit : « *Amor meus, pondus meus. (S.Aug.)* ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il est aussi important de noter que c'est le pronom « Vous » et non pas « Tu » qui est à nouveau utilisé.

Un point avait manifestement agacé Jacques Lefèvre. La manière quelque peu envahissante de recrutement. La seconde lettre laisse deviner que le Frère Jean de la Croix a manifesté sa contrariété : « *Je vous remercie de m'avoir estimé assez pour me parler comme vous l'avez fait. [...] Pour ce qui est du recrutement, je parlais de principes différents... Je vous serai toujours très reconnaissant de me reprendre ainsi. C'est un exercice d'excellente correction fraternelle, et c'est la meilleure : la charité.* »¹⁵

La difficulté de trouver la façon appropriée de manifester leur amitié personnelle à l'intérieur de la communauté à Lille trouble les deux novices. Comme nous l'avons mentionné, et comme le prouve clairement le contexte de la lettre suivante, le Frère Jean de la Croix avait sans doute manifesté son mécontentement. Jacques de Jésus lui répond sur un ton d'autocritique : « *En vous témoignant des marques spontanées d'affection, je manque à la perfection. Il faut que je supprime cela et que je ne vous manifeste plus d'intérêt qu'à n'importe quel autre de mes frères.* »¹⁶

La souffrance de l'ancien professeur est manifeste lorsqu'il conclut : « *J'admire au contraire combien vous savez vivre l'esprit de la Règle, et je me sens très loin derrière vous. Pardonnez-moi, j'ai une nature qui est d'une sensibilité extrême.* »¹⁷

Il serait intéressant d'imaginer la façon dont cette relation aurait évolué, si le Frère Jean de la Croix n'avait pas eu les problèmes de santé qui le forcèrent à quitter le noviciat pour cinq ans. Compte tenu de la profondeur et de la durée de leur

amitié, les ajustements nécessaires seraient certainement intervenus.

La dernière lettre, alors que Jacques Lefèvre quitte la communauté, est à la fois révélatrice et touchante. Elle est révélatrice par la façon dont le Frère Jacques donne toutes sortes de conseils à son ancien élève pour mener sa vie une fois de retour au Havre. Elle est touchante par la réelle compassion qu'il exprime : « *Vous emportez avec vous votre meilleure tendresse. C'est le mot qui répond le mieux à mes sentiments. Ce sera faire charité que de m'envoyer une lettre de temps en temps, une bonne lettre où vous parlerez librement.* »¹⁸

Nous y voyons le professeur reconnaître qu'il peut apprendre, au plan spirituel, de l'exemple de son élève. Nous le voyons accepter aussi implicitement le fait que leur amitié est librement consentie et ne pourra continuer que dans la mesure où chacun des deux le permettra. Les six mois passés ensemble au noviciat furent, il faut en convenir, difficiles, mais fructueux. Leur relation pouvait maintenant continuer à un niveau plus équilibré et plus mûr.

3. Une compréhension renouvelée, 1933 – 1937

Durant les quatre années précédant le retour du Frère Jean de la Croix au Noviciat, deux thèmes dominent les lettres du Père Jacques de Jésus. D'abord, la santé. Le Carme envoie à Jacques Lefèvre un flot régulier de lettres pleines de suggestions sur des sujets aussi divers que le presbytère adapté dans lequel habiter, ou les livres qu'il conviendrait de lire durant sa convalescence. Le Père Jacques était connu pour négliger sa propre santé. Ses lettres donnent le change avec humour : « *C'est un grave devoir de conscience pour vous de vous obliger à un repos et de suivre les indications du Docteur.* »¹⁹

Quelques mois plus tard, étant lui-même tombé malade, il écrit sur un ton enjoué : « *Pour votre amusement je dois vous avouer que je suis depuis dix jours à l'infirmierie... J'ai fait une bonne grippe intestinale dont je me remets vite et bien.* »²⁰

La même bonne humeur est manifeste lorsqu'il aborde, à nouveau la question du recrutement de jeunes prêtres. Cependant, il reconnaît implicitement son zèle excessif, par le passé : « *Vous allez dire que je reviens à mon ancien péché et que je ne respecte plus ma résolution du discret silence auprès de quelqu'un qui cherche sa voie.* »²¹

Pendant que Jacques Lefèvre se remettait de sa maladie, on proposa au Père Jacques de relever le défi d'ouvrir le Petit Collège d'Avon. Les plans de la nouvelle école et les problèmes liés à son ouverture imminente dominèrent les huit lettres de février à juillet 1934.²² Dans ces lettres, émerge une relation notablement différente entre le Père Jacques, directeur du Petit Collège, et Jacques Lefèvre, son collaborateur et confident sur une large variété de sujets concernant la nouvelle école. Le Père Jacques accueillit favorablement l'aide de son ancien élève pour sélectionner le corps enseignant, traiter les affaires au Havre, rechercher des informations et faire connaître le Petit Collège. Les questions strictement spirituelles étaient alors discutées durant leurs rencontres plus fréquentes. Le Père Jacques était bien conscient du fait que ses lettres étaient maintenant d'ordre beaucoup plus pratique que spirituel lorsqu'il note : « *En tout cas, soyez assuré, persuadé, que je prie intensément pour vous, pour votre sanctification (le reste importe si peu !)* »²³

Quand Jacques Lefèvre déménagea à Avon, le Père Jacques prit les mesures nécessaires pour lui permettre de vivre chez une famille de la ville. Sous son nom de religieux, Frère Jean de la Croix, travailla au Petit Collège, se replongea dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Michaud célèbre la messe pour la première fois depuis dix-huit mois. Il communie le Père Jacques. Il lui lit le *Pange lingua* et le *Lauda Sion*. Ses paupières sont baissées. Le Père Jacques ne se laisse pas distraire. La Trinité est en lui. Il la contemple (PPh. p. 481). Contemplation silencieuse, au-delà des mots.

*

Depuis son enfance la prière du Père Jacques a ce double caractère : parler de Dieu aux hommes et parler des hommes à Dieu.

Dans sa vie de jeune prêtre, Lucien est dévoré par la passion de Dieu qui l'a jeté en pleine pâte humaine à travers son ministère de prêtre et d'éducateur. Pendant ses années de captivité, il est dévoré par la passion de l'homme qui le jette en plein cœur de Dieu. Y a-t-il contradiction ou attirance entre ces deux aspects ?

Martin Buber dit : « *Le haut et le bas sont reliés entre eux. Qui veut parler aux hommes sans parler à Dieu est incapable d'accomplir sa parole. Qui veut parler à Dieu sans parler aux hommes ne fait que s'égarer.* »

II. La prière du Père Jacques comme don de soi assumé paradoxalement dans l'ambiguïté

« *Celui qui fait la vérité vient à la lumière* »
(Testament de Jacques de Jésus).

Pourquoi articuler ensemble don de soi et ambiguïté ?

Qu'est-ce que l'ambiguïté ? En définition de termes, « *ambigu* » signifie « *deux ou plusieurs sens possibles dont l'interprétation est incertaine, double, équivoque, obscure* » (Petit Robert).

L'ambiguïté est une réalité existentielle incontournable. Elle est inhérente à la condition humaine. Elle naît de la dialectique sans solution entre confiance et angoisse. Le paradoxe, c'est que l'homme est sauvé par son ambiguïté existentielle et constitutive, qu'il le sache ou non, qu'il l'accepte ou non. L'ambiguïté est son chemin de vie. Apprivoisée, elle est une « bénédiction déguisée » et un espace de créativité. « *Chaque renouveau de toute vie nécessite le trouble aussi bien que le clair* », affirme C. G. Jung.

Sept situations dans la vie du Père Jacques nous montrent comment le don de soi a été traversé par l'ambiguïté pour en sortir vainqueur.

1. Enfant pas comme les autres

La petite tribu des enfants Bunel joue dans le jardin lorsqu'un mendiant s'avance, vieillard à longue barbe, bâton en main, baluchon sur le dos. Il demande un morceau de pain. La mère Bunel lui dit qu'elle est trop pauvre et l'incite à aller chez les riches. Mais Lucien court à la cuisine, taille un grand morceau de pain, y met du fromage et le tend au mendiant. Celui-ci pose la main sur sa tête en disant : « *Je le savais, mon petit, que tu me donnerais mon pain ; je te remercie, je n'en ai pas besoin, que le Bon Dieu te protège !* » Lucien insiste et le vieillard reprend : « *Non, merci, petit, ton geste me suffit.* » Mystérieusement le vieillard disparaît sans laisser de trace. On sait combien les premiers événements conscients dans la vie d'un enfant peuvent contenir des germes de sens qui se déploieront sur les pages ultérieures de la vie et touchent toutes les dimensions de l'être.

La vie du Père Jacques se déroule sous le signe du pain :

– le pain quotidien partagé en famille, avec les enfants de

Maromme, les soldats de Montlignon et de Lunéville, les jeunes du Havre et d'Avon,

– le pain sacré que le jeune prêtre tend à ses paroissiens et ses élèves,

– l'ultime morceau de pain toujours donné à plus affamé que lui dans les prisons et les camps de la mort,

– le pain eucharistique partagé au risque de sa propre vie dans ce « *Golgotha du monde moderne* ».

La vie du Père Jacques s'accomplit dans le don du pain. À l'image de celle de Jésus.

2. Jeune prêtre pas comme les autres

Lucien se prépare au sacerdoce. Tous les jours, pendant les vacances à Maromme, il garde une centaine d'enfants de familles ouvrières et les occupe jusqu'au soir par des promenades, des jeux, des moments de prière. Son ascendant sur les enfants est étonnant. Il obtient des résultats positifs même des plus espiègles et des plus difficiles. Toujours il reconnaîtra le visage du Créateur dans le regard d'un enfant et il affirme avec flamme que « *le clair regard d'un enfant de huit à douze ans valait bien des heures de méditation* » (PPh. p. 47).

Durant les années 1925 à 1931, le jeune Abbé Bunel se donne sans compter aux jeunes de l'Institution Saint-Joseph du Havre où il est nommé surveillant depuis septembre 1924. Épris des méthodes actives en pédagogie – confiance, contacts personnels, éducation positive et constructive – il est à l'aise dans ce courant assez innovateur à l'époque. Il n'est pas un professeur ordinaire. « *La classe ?* » témoigne son ami et futur confrère au Carmel, Jacques Lefèvre, *c'était une conversation à la manière de Socrate, une merveilleuse découverte.* » Les murs de sa classe sont décorés de façon artistique. Son objectif principal

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de sentir douloureusement l'éloignement de tous ces chers enfants et des différents groupements que j'ai dirigés ! Mais ce sont les actes de soumission les plus coûteux qui sont aussi les plus puissants sur le cœur de Dieu » (PPh. p. 152).

Pour traverser cette épreuve, il faut devenir comme indifférent à l'incompréhension de ceux qui, ne se trouvant pas dans ces zones où la vie avance au bord de la mort, ne peuvent que demeurer indifférents s'ils ne sont pas moqueurs ou hostiles. Seuls ceux et celles qui ont vécu pareil arrachement peuvent comprendre de l'intérieur le prix du sang lié à ce sacrifice.

« Je n'ai pas vaincu le Pacifique, il m'a laissé passer », avoue Gérard d'Aboville qui a traversé seul, à la rame, le Pacifique.

Avec une force d'âme peu commune, Jacques de Jésus passe par cette porte étroite. Dans une lettre à un ancien élève du Havre, il confie :

« J'ai tant souffert en laissant toutes les âmes que j'aimais, je suis entré ici portant caché en moi une tempête bien pénible. Que de beaux raisonnements me venaient à l'esprit pour me persuader que je devais rester au milieu des enfants et des œuvres où je réussissais ! Puis ce furent les appréhensions de ma vieille carcasse devant les obligations de la vie monastique, et tout cela assaisonné des refrains d'innombrables gens qui me désavouaient de façon parfois violente. J'ai essayé du mieux que j'ai pu d'aller de l'avant quand même, parce que je savais que Dieu me voulait là, et tout s'est apaisé. Et je suis si heureux. Et rien ne me coûte plus. Au contraire, on trouve qu'on ne souffre pas assez pour le Bon Dieu » (PPh. p. 142-143).

6. Chemin de croix, chemin de vie

Suivons le carme-bagnard du début de son incarcération (15

janvier 1944) jusqu'à la consommation de son sacrifice (2 juin 1945) sur son chemin de croix qui devient montée vers la Vie. Le mystère de la Croix remodèle son cœur. Il en fait un cri et un vide, ces deux phénomènes qui accompagnent toute mort, pour laisser la place à l'envahissement de l'Amour.

À la prison de Fontainebleau (15 janvier-6 mars 1944), le Père Jacques confie à ses frères carmes que désormais commence pour lui une nouvelle étape de sa mission de carme et de prêtre : « *Il faut des prêtres dans les prisons, si vous saviez !* » À trois reprises, il refuse que ses supérieurs travaillent pour sa libération, persuadé que son arrestation est envoi en terre de mission. « *Je ne veux pas partir*, dit-il à un compagnon de captivité, *il y a trop de malheureux, trop de souffrances, je le sens, il faut que je reste. Pauvre Charles, toi, tu as de la famille, moi je suis sans attache, c'est mon métier de souffrir... Pourvu qu'ils me laissent ma bure et mon autel !* » (Témoignage de Charles Meyer, PPh. p. 366)

Au camp de Royallieu à Compiègne (6 – 28 mars 1944), le Père Jacques voyait partir chaque semaine un transport d'une cinquantaine de détenus vers une destination inconnue. « *C'est avec un de ces transports que je voudrais partir. C'est là que les hommes ont le plus besoin de secours* », disait-il. Le 27 mars, un sous-officier apporte la liste de 51 internés qui doivent partir dans un convoi spécial. Le nom du Père Jacques y figure. En apprenant la nouvelle il ne cache pas sa joie d'accompagner ses camarades communistes qui forment la presque totalité du groupe.

Du 29 mars au 21 avril 1944, le Père Jacques séjourne dans le camp de représailles de Neue Breme à Sarrebruck. Partir de Neue Breme, c'est l'espoir de tous. Quand le Père Jacques est appelé pour rejoindre le groupe des partants, il demande à rester

parmi ses malades. Mais il est impossible de modifier une liste de départ établie par la Gestapo de Paris. Il faut qu'il parte. Après l'Allemagne, ce sera l'Autriche.

Au camp de concentration de Mauthausen-Gusen (22 avril 1944 – 5 mai 1945) le Père Jacques continue son métier d'éducateur, gardant en éveil la pensée et la réflexion pour faire oublier où l'on était, discutant de tout, sauf de la mort omniprésente. Il renonce aux maigres temps de repos qu'il emploie à écouter, à consoler, à reconforter, à confesser après douze heures d'un travail exténuant à l'usine Steyr. En témoin du Christ, il n'hésite pas, malgré la hantise de la corde, de la potence, de la chambre à gaz, à célébrer, dans le « cénacle » d'une baraque de déportés, à genoux en haut d'un châlit, ou à l'intérieur d'une grotte faite de piles de linges, son « Jeudi-saint » par le partage du pain eucharistique au cœur de ce « *Golgotha du monde moderne.* » Messes clandestines dites à l'aube sous l'œil vigilant des compagnons communistes qui font le guet, avec un verre comme calice, un missel arraché à la fureur des SS, des hosties acheminées par un séminariste polonais, du vin dérobé à la cantine des kapos.

7. Accomplissement

Solidaire de tous jusqu'au bout, le Père Jacques refuse de rentrer en France grâce à un régime d'exception dû à sa situation de prêtre. Après la libération des camps, le 5 mai 1945, il est transféré à cinq reprises en l'espace d'à peine un mois de l'infirmerie du camp de Mauthausen en appartement privé, du camp français de Linz à l'hôpital autrichien des sœurs de Ste Élisabeth, de la chambre commune en une chambre tranquille où il supplie : « *Pour les derniers moments, qu'on me laisse seul !* » La tuberculose très avancée gagne rapidement du terrain dans ce corps affaibli à l'extrême. Au soir du 2 juin 1945, le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

raconter des “saletés”. Pas de respect humain. Soyez propres. Envoyez promener ces camarades et parlez-en à vos parents.

Attention pour la piété.

Vous allez peut-être trouver des camarades qui se croiront intelligents en jouant à l’esprit fort.

Vous : pas de respect humain. Soyez ce que vous êtes. Restez l’ami du Bon Dieu.

Plus que cela. Soyez des apôtres.

Confessez-vous régulièrement, dans de vraies confessions, sincères, complètes – d’où vous sortiez heureux de faire du neuf.

Soyez courageux pour dire toutes vos difficultés pour rester purs. Ne cachez rien.

Votre confesseur vous estimera dans la mesure où il vous trouvera courageux pour tout lui avouer.

Communiez souvent, de bonnes communions vivantes où vous saurez que le bon Dieu est là dans la petite hostie, et où vous lui direz tout votre amour.

Attention.

Ne copiez jamais un devoir ni surtout une composition. Vous verrez des camarades le faire : vous, jamais. Cela je vous le demande en suppliant : restez droits, loyaux. Copier, ce serait mentir, ce serait voler : ne mentez jamais.

Que vos yeux soient clairs, toujours.

Enfin, travaillez avec acharnement. Nous, ici, chaque fois qu’il le faudra, nous nous battons avec acharnement pour vous.

Vous, travaillez.

Écrivez-moi vos résultats de temps en temps. Je ne puis vous

dire à quel point je vous aime. Vous êtes mes enfants.

Je compte sur vous.

Je vous bénis tendrement. »

Même au front il continue d'exercer cet ascendant d'éducateur aimant à l'égard des enfants pour qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. Nous pouvons noter qu'il leur parle à la fois de relation avec d'autres, qu'il leur parle d'une relation avec Dieu dans la prière et dans la communion, et qu'il leur parle également du concret de leur vie d'écolier : "ne pas tricher", "ne pas copier".

Il manifeste ici une étonnante unité et solidarité montrant aux enfants que leur "devoir", c'est de travailler à l'école en préservant les valeurs morales et qu'en retour, sur le front lui et les soldats feront leur "devoir" en se battant pour les défendre. Une solidarité nationale transgénérationnelle s'accomplit.

Le Père Jacques implique ces élèves dans cet idéal de la défense de la France.

Toujours depuis le front, il transmet un courrier pour le n° 3 du bulletin *En famille, édition de guerre*, qui sort le 15 novembre 1939, qui vaut la peine d'être lu intégralement :

« À toi, mon très cher grand, qui aurais dû être cette année notre élève de philo, de 1^{ère}, de 2^{nde} ou de 3^{ème} – et qui ne le seras pas (avec quelle peine j'écris cette remarque) –, à toi, qui as de 13 à 17 ans, j'envoie cette poésie de Kipling. La traduction en a été faite par Maurois, au cours de la guerre de 1914. Lis-la lentement je t'en prie. Relis-la plusieurs fois. Tout ce que j'ai à te dire s'y trouve magnifiquement exprimé.

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie

Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,

Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties

*Sans un geste et sans un soupir,
Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,
Et, te sentant haï à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;
Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter les sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;
Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;
Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur ;
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;
Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;
Si tu peux rencontrer triomphe après défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres la perdront,
Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut bien mieux que les Rois et la Gloire,
Tu seras un homme, mon fils.*

Vois-tu, mon grand, j'aime ce langage direct, – un vrai langage de soldat –. Ne lis pas ces vers pour seulement les admirer, laisse toi prendre par eux, fais-en de la vie – ta vie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

45 ans, au même âge que le P. Jacques. Il avait déclaré en 1943 : « Le chrétien n'a pas le droit de se réfugier habituellement dans l'abstention. »⁶ Citons encore deux jésuites de Fourvière, collaborateurs occasionnels, mais fortement engagés, Pierre Ganne et Henri Chambre. Quant aux laïcs, le premier sollicité et aussitôt rallié, fut le germaniste Robert d'Harcourt, professeur à l'Institut catholique de Paris, mais grand ami de Pierre Chaillet ; encore deux professeurs lyonnais, Joseph Vialatoux et Joseph Hours, enfin André Mandouze.

Pour ces résistants, l'occupant était l'ennemi nazi dénoncé par l'encyclique de Pie XI *Mit brennender Sorge* (1937) et par l'ensemble de l'épiscopat français dès l'entrée en guerre en 1939 et jusqu'à l'armistice, comme antichrétien et néopaien. Ce qui s'affirmait déterminant en 1939 devait nécessairement continuer d'être valable en 1940. Je cite : « *Une guerre juste en 1939 n'est pas devenue injuste en 1940 parce que nous avons été battus* », écrivit le diplomate Paul Petit et, pour ce chrétien, ami de Paul Claudel, il restait d'évidence que la civilisation chrétienne demeurerait toujours en danger. Mais il fallait accepter le pari au sens pascalien du terme et Paul Petit s'est engagé à fond dans la résistance. Arrêté dès 1942, il sera exécuté à Cologne le 24 août 1944.⁷

Pour ces chrétiens audacieux et même téméraires, il s'est agit d'un combat spirituel, et non pas politique, leur priorité fut d'informer, d'éveiller les consciences, de secouer les inquiétudes pour, au contraire, faire jaillir l'espérance de la victoire. Dans les années trente, ces professeurs avaient travaillé à la fois sur la théologie de l'Incarnation, le renouveau biblique, l'héritage juif du christianisme, et ils se voulaient soucieux d'oecuménisme. En même temps, ils avaient pris conscience de la montée des périls et leurs recherches les avaient plus ou

moins préparés à une résistance chrétienne pour dénoncer le national-socialisme et son régime d'essence néopaienne et défendre les valeurs de la veille. En 1941, ces théologiens de la Compagnie de Jésus vont affirmer la primauté de la conscience, et le devoir de faire savoir et de témoigner les engage tout entiers, leur combat a duré près de quatre ans. Ces pionniers se sont entourés d'une modeste phalange de chrétiens, en majorité

catholiques, mais aussi protestants, notamment le pasteur Roland de Pury, collaborateur fidèle de Pierre Chaillet, aussi bien au *Témoignage chrétien* qu'à l'œuvre caritative lyonnaise de *l'Amitié chrétienne*. Dans ces deux mouvements, le jésuite a partagé son combat avec les frères séparés. De fait, il importe de savoir que le titre choisi pour la première brochure clandestine était *Cahiers du Témoignage catholique*. À l'imprimerie, *in extremis*, le P. Chaillet décida de remplacer catholique par *chrétien*, et une mince bande de papier, portant les mots "témoignage chrétien" fut collée sur "témoignage catholique".

Qui étaient ces religieux capables de faire le pari risqué d'empêcher que la vérité fut étouffée et de porter hardiment témoignage des valeurs spirituelles tant chrétiennes qu'humaines, et qui, pour ce faire, n'ont pas eu d'autre choix que de s'aventurer dans la clandestinité, donc l'illégalité, au nom de leur foi ?

Pareille initiative paraît extraordinaire, mais ces fondateurs s'appuyèrent sur de solides arguments : la guerre continuait hors de nos frontières et la défaite n'était pas irrémédiable, nous l'avons déjà signalé. Il fallait ensuite refuser à tout prix de céder à l'emprise de l'idéologie hitlérienne sur les consciences et pour ce faire, il s'imposait de rejeter la propagande, de dénoncer le silence complice, le mensonge, et fournir aux lecteurs la documentation indispensable mais savamment camouflée par la

censure des deux côtés de la ligne de démarcation. Plus encore, en s'appuyant sur les directives doctrinales de leur Église, il importait de dénoncer le mépris nazi de l'homme, de s'opposer à la théorie germanique du surhomme, maître des *Untermenschen*, ceux qui n'appartenaient pas à la race aryenne et devaient soit servir comme esclaves, soit disparaître. Se battre pour la défense de la personne humaine devenait une impérieuse nécessité.

Pour lutter pendant trois années contre l'occupant nazi et divulguer l'idéologie national-socialiste, tandis que l'ombre grandissante de la croix gammée s'étendait sur l'Europe, les fondateurs du mouvement *Témoignage chrétien* ont été contraints de désobéir aux directives venues des autorités ecclésiastiques et de la Compagnie et ont dû opter pour l'obéissance à leur conscience, principe fondamental du christianisme. Ignace de Loyola lui-même n'avait-il pas déclaré qu'il importait avant tout : « *de discerner les occasions qu'il ne faut pas manquer* ». C'est bien ce qu'ont su faire les jésuites du *Témoignage chrétien* pendant ces années noires. Ils ont choisi l'écriture et les "armes de l'esprit" pour combattre le national-socialisme et son régime d'essence néo-païenne. Dans le cahier *Les racistes peints par eux-mêmes*, le rédacteur déclarait : « *Notre action est toute de défense chrétienne, elle est humaine et religieuse. Informer les consciences et alerter les âmes en face d'un des plus grands périls que la foi au Christ ait jamais eu à subir. Il ne sera pas dit que l'entreprise satanique disposant de toutes les armes de la force et du mensonge a pu se dérouler sur notre sol sans rencontrer de résistance organisée* ». Et il poursuivait : « *Notre travail devrait pouvoir se faire au grand jour, ce n'est pas notre faute si la censure et la police hitlérienne nous obligent à le préparer en secret.* »⁸

C'est pourquoi les jésuites ont choisi de s'exposer aux risques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'engagent à fond comme chrétiens. » *Résistance spirituelle*, p. 191

¹⁰ *La Résistance spirituelle*, p. 358.

¹¹ Jacques Maritain, *France, prends garde de perdre ton âme (Cahiers du Témoignage chrétien), extraits choisis et commentés par Paul Vignaux, avant-propos de Jacques Maritain*, New-York, 1943. Édition de la Maison française, collection "Civilisation" dirigée par Maritain.

¹² *Courrier français du Témoignage chrétien*, n° 16, 14 septembre 1944.

¹³ *Le Monde dimanche*, 27 décembre 1981.

¹⁴ La liberté de l'Église, *La vie intellectuelle*, 10 juin 1938, p. 165-187.

¹⁵ Pierre Chaillet, *L'Autriche souffrante*, Bloud et Gay, 1939, p. 109.

¹⁶ *Ibid.*, p. 124.

¹⁷ *moignage chrétien, 1941-1944*, Cahiers et Courriers, réédition intégrale en facsimilé, t. 1, p. 178.

¹⁸ *Ibid.*, p. 118.

¹⁹ Lettre à mes supérieurs, Cardinal Henri de Lubac, *Résistance chrétienne au nazisme*, Cerf, 2006, pp. 103-122.

²⁰ *Le Monde dimanche*, 27/12/1981.

²¹ *Ibid.*

²² Henri de Lubac s.j., *Catholicisme*, Cerf, 1938, p. VII.

²³ *France, prends garde de perdre ton âme*, *Résistance spirituelle*, p. 40-74.

²⁴ *Ibid.*, p. 71.

²⁵ *Ibid.*, p. 66.

²⁶ Il convient de rendre hommage à l'imprimeur lyonnais, Eugène Pons, qui imprima multiples publications clandestines en plus des Cahiers et Courriers, et mourut au camp de concentration de Neuengamme le 22 mai 1944, et à l'imprimeur parisien, Charles Geeraert qui mourut à Buchenwald.

²⁷ Voici les noms des évêques : Mgr Vansteenberghe, évêque de Bayonne ; Mgr Saliège, archevêque de Toulouse ; Mgr Moussaron, évêque d'Albi ; Mgr Théas, évêque de Montauban ; Mgr Delay, évêque de Marseille ; le cardinal Gerlier ; Chaillet publia aussi la proclamation du Conseil national de l'Église réformée de France et la protestation du vicaire général de Strasbourg, réfugié à Clermont, Mgr Kolb.

²⁸ *Résistance spirituelle*, p. 348.

²⁹ *Résistance spirituelle*, p. 312.

³⁰ *La Résistance spirituelle 1941-1944, Les Cahiers clandestins du Témoignage chrétien*, textes présentés par François et Renée Bédarida, Albin Michel, 2001.

³¹ *Résistance spirituelle*, p. 113.

« MON RÊVE DE FILS DU PEUPLE :
RAMENER LE MONDE À DIEU »
LES SERMONS DE L'ABBÉ LUCIEN BUNEL

Fr. Philippe HUGELÉ, o.c.d.

LE 22 SEPTEMBRE 1931, le frère Jacques de Jésus, qui a pris l'habit le 14, écrit à la Prieure du carmel du Havre :

« Je nage dans la joie divine. J'ai la bienfaisante impression de m'être ressaisi, d'avoir repris ma vie à pied d'œuvre, de l'avoir replacée dans son orientation vraie. Il restera entre ma sortie du grand Séminaire et mon entrée au cloître une page d'ombre. Que vaut-elle ? Qu'ai-je fait ? J'ai beaucoup couru, parlé, confessé, j'ai essayé à certains moments de donner Dieu aux âmes. Mais je mettais tellement d'orgueil dans tout cela que j'ignore totalement ce que ces années ont pu valoir devant le bon Dieu. Je ne cherche même pas à le savoir. Je demande pardon au Bon Dieu et c'est tout. Maintenant : En avant ! »

Une « page d'ombre » : il n'est pas d'ombre sans quelque lumière. Ce sont les lumières d'une vie très active que nous voudrions évoquer pour mieux considérer comment le jeune Lucien Bunel a déployé son ministère surtout comme prédicateur dans les églises du Havre et des environs en Haute-Normandie.

S'il est difficile d'établir un état exact de la pensée politique et sociale de l'ardent prédicateur – car rares sont les confidences et les réactions aux événements qui marquent les années de l'Entre-deux-guerres, des années folles aux années noires – les sermons nous permettent de décrire les plaies de la société et de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'Ascension du Seigneur devient pour le prédicateur l'annonce de la Bonne Nouvelle de la Vie, *Evangelium vitae*, comme l'a rappelé Jean-Paul II. Il s'agit de « *considérer la vie sous son vrai jour* », de « *comprendre la transcendante beauté de toute vie humaine* » car « *l'homme est un voyageur en route pour le ciel. Nous aurons à refaire la route qu'a suivie le Christ, à mettre nos pas dans la trace des pas du Christ.* » Ce qui nous est promis, c'est « *l'enivrante joie, l'indicible et l'inconcevable joie de voir Dieu, de saisir Dieu, de nous jeter en Dieu pour toujours.* »

5. « Le beau rêve de toute ma vie sacerdotale »

Dieu que le fougueux jeune prêtre ne cesse de vouloir « montrer » s'est laissé raconter dans le visage humain de Jésus-Christ. C'est vers ce Dieu proche et familier que Lucien veut ramener ses semblables, et en premier lieu les fils du monde ouvrier auquel il appartient.

« Mon rêve de fils du peuple devenu prêtre, le beau rêve de toute ma vie sacerdotale serait de jeter à Jésus des masses ouvrières, de ramener à Dieu le pauvre peuple du travail, d'éclairer tout ce monde des petits ou des humbles que troublent des doctrines de haine et que trompent des hommes sans foi ! Ah ! mes frères, mes frères de pauvreté, amenez donc pendant ces jours [du Triduum d'Adoration perpétuelle] des amis, des parents, des voisins ! Dites autour de vous que c'est un prêtre du peuple qui s'en vient parler à d'autres fils du peuple.

Venez nombreux, très nombreux, recueillir le message que le bon Dieu lui-même désire vous dire par mes lèvres. Venez, que nous parlions de Lui, notre ami ; lui, l'humble ouvrier de Nazareth qui cachait sous son costume entaché par le labeur,

tout un mystère de vie divine » (Sermon du 3 mars 1927).

– L'amitié de Jésus

Lucien Bunel est un amoureux, un fou d'amour de Jésus. Et c'est bien vers le Christ qu'il ne cesse d'orienter les fidèles en les invitant à fixer leur regard sur lui, à connaître et aimer « l'éclatante et lumineuse humanité de leur Maître ».

« Ah, si vous saviez ! si vous saviez ! Le Christ, le cœur l'âme du Christ. Oh oui, mon Maître aimé, ta beauté est prodigieuse. Elle éclate, mais doucement, suavement, sans heurter le regard qui le peut contempler. Elle envahit, elle imbibe l'être qui s'en approche. Oh ! oui, bien sûr, mon Maître, je ne saurais pas le montrer comme il faut, mais aide-moi pourtant à en ouvrir les cœurs, à te les attacher, à en arracher peut-être quelques-uns aux soins du monde pour les mettre sur tes pas. » (Sermon du 4 décembre 1927)

L'amour de Jésus a été le buisson ardent qui consumait Lucien Bunel. Cet amour a été renforcé juste avant la guerre, en 1914, par la lecture de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Lucien Bunel donne de Jésus un portrait prégnant de ses méditations de l'Évangile. Il commence par écarter les fausses images que nous avons de lui :

« L'idéal que Jésus propose à ses disciples est des plus terrifiants : Si quelqu'un veut venir après moi, dit-il, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour de sa vie et qu'il me suive !

À la suite du Maître, des masses entières s'en allaient. Quel moyen employait donc Jésus pour les prendre dans leurs foyers, pour les arracher à leurs affaires et pour les grouper autour de lui ? La réclame publique ? Une façon habile de semer les prodiges, d'accomplir des miracles ou d'étonner le

monde ?

Non point, le Maître avait horreur de cette action tapageuse. Il cherchait à répandre ses bienfaits dans l'ombre de l'inconnu, loin de la foule, sans témoins...

Mais alors Jésus avait peut-être à ses dispositions une éloquence de tribun, un verbe ardent, solide, aux accents convaincants ?

Non encore ! Le prophète d'ailleurs nous avait prévenu que le Messie, le serviteur de Dieu ne viendrait point jeter les éclats de sa voix sur les places publiques. Jésus aurait-il eu une science prodigieuse ? Aurait-il possédé l'immense multitude des détails étudiés dans les écoles rabbiniques. Serait-il à se soumettre à sa voix, comme on allait entendre le grand Gamaliel ? Et c'est non toujours... Qu'avait donc Jésus pour remuer le monde ?

Jésus a horreur de toute religion qui ne sort pas du cœur. Mais pourquoi vouloir que Jésus ait attiré à lui pas quelque chose d'extérieur. Le prophète nous a prévenus : "Il n'a rien pour retenir notre regard." Le secret de son influence, c'est que Jésus est passé en semant la bonté autour de lui. Jésus a été bon... Jésus, Dieu et homme possède une nature toute pétrie de bonté... »

Le prédicateur évoque alors la foule qui le presse, les nuits sans sommeil, Madeleine à la table de Simon, le baiser de Judas, la veuve de Naïm :

« Si nous savions comme eux que Jésus est bon, bon, bon, infiniment bon. Le cœur de Jésus déborda de bonté parce qu'il était aussi nourri de sainteté... Jésus fut un saint, le plus beau, le plus surprenant de tous les saints... Un saint ce sera l'être qui se sera vidé de lui-même pour laisser Dieu remplir de plus en plus, ce sera un instrument aux mains de Dieu, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

met en contact vivant et personnel avec Dieu. Pas des mots, mais de la vie. » (lettre du 11 janvier 1943 à un ami, cité in *Ph de la Tr* p. 304)

Détermination et réalisme pédagogique :

« L'éducation n'est pas œuvre facile... Elle exige pour être fructueuse, bon nombre de conditions que l'on peut résumer ainsi : savoir ce que l'on veut, savoir ce que l'on peut, savoir créer un milieu approprié. » (EF, janvier 1935)

Le Père Jacques, un pédagogue sage et méthodique :

« Une maison d'éducation ne peut naître que lentement ; car tout doit y être le fruit de mûres réflexions, oui, tout ; non seulement le choix des maîtres, (...), mais encore, le choix des méthodes pédagogiques, et cela comporte le grave problème des indispensables sanctions – le choix de l'esprit qui vivifiera toute la maison – et même le choix de mille détails qui entrent dans la construction, dans la décoration et dans l'ameublement. » (EF, janvier 1935)

Ainsi, chez le Père Jacques, l'école est tout entière conçue pour faire du jeune un citoyen et un saint. Au Petit Collège, la terre et le Ciel semblent se réconcilier ; l'école devenant, en quelque sorte, l'instrument et l'espace qui permet cette réconciliation.

Animation d'une équipe pédagogique autour d'un projet cohérent :

Nombre de témoignages (de professeurs ou de jeunes) attestent de l'unité d'action entre le Père Jacques et les membres de son équipe. Gage d'efficacité pédagogique, dans la mesure où les élèves ne percevront à aucun moment de choix contradictoires entre le directeur et ses enseignants/surveillants. Les enfants et les jeunes ont devant eux une équipe enseignante unie, regardant

dans la même direction. Chaque enseignant a trouvé sa place et l'occupe dans la joie du travail accompli. Embarqués sur le navire du Petit Collège où règne un tel climat, les élèves auront le sentiment de vivre une merveilleuse aventure : enthousiasmant voyage pour l'intelligence, l'âme et le cœur au terme duquel ils rapporteront les plus sublimes trésors. L'embarcation ne fera pas fausse route, ne sombrera pas : chacun est assuré (le cœur ayant été conquis par la confiance) que les maîtres du Collège "*savent ce qu'ils veulent*" (EF, janvier 1935) et se donnent totalement à leur tâche d'éducateur. Une équipe pédagogique solide, unie, structurée, admirablement animée, formera inévitablement des êtres solides, volontaires et structurés. Écoutons ce porte-parole des professeurs s'exprimant en présence des élèves le 1^{er} mai 1937, à l'occasion de la fête du Père Jacques :

« Nous vous aimons beaucoup, nous avons toute confiance dans vos initiatives et dans votre direction ferme et personnelle... Il est bien clair que les résultats obtenus disent votre labeur et votre effort... Vous vous êtes occupés de stimuler le travail intellectuel... Vous faites preuve d'une jeunesse et d'une vie qui nous entraîne et dont nous sommes fiers. » (in *Ph de la Tr*, p 238-239)

Un élève, témoin d'une telle qualité de relation entre le directeur et les professeurs de son collège, ne saurait ne pas s'identifier à de tels adultes ! Témoignage qui le conduira plus aisément à devenir un homme et un saint.

L'enseignant/l'éducateur :

Soulignons quelques convictions chères au Père Jacques concernant l'éducateur, et notamment les qualités qu'il attend de ce dernier. Relevons tout d'abord cette vérité fondamentale, ce solide conseil pédagogique par lequel il invite l'éducateur à considérer et évaluer en premier lieu sa méthode de travail avant

de mettre en cause l'enfant : « Car toujours, en éducation, on aboutit en fin de compte au même problème : **“Le problème de l'éducation, écrit Paul Girard, est le problème de l'éducateur”**. » (Parlons des enfants, p 71-75)

« Tout homme qui a charge d'enfants doit être éducateur... Professeur et surveillant auront assurément une spécialisation dans le travail d'éducation. Mais... c'est toute l'âme qu'ils doivent cultiver à la fois, à l'occasion de leur travail particulier. L'âme de l'enfant n'est pas faite de pièces détachées, elle est une. L'ensemble des facultés s'enracine sur une unique substance et entre elles il existe d'incessants rapports qui leur permettent de mettre en commun le bienfait de leur affinement particulier. » (EC, 1935). Ou encore :
« L'éducateur se tient aux portes où se montre l'âme de l'enfant et il l'invite à l'effort. » (EF, janvier 1937)

« L'éducateur est un chef, et il doit avoir toutes les qualités du chef. Le chef, étymologiquement, c'est la “tête”, c'est-à-dire celui qui porte en soi l'idée à réaliser, celui aussi qui vit l'idée... C'est aussi celui qui “veut” et d'une volonté robuste, d'une volonté contraignante, dans un flot de tension volontaire capable d'entraîner avec force, comme un fleuve débordé, des volontés voisines et mal enracinées... Le chef a le coup d'œil clair et la résolution tenace. Il sait où il va ; il veut ce qu'il sait. » (EC, 1935)

Etre soi-même devant les élèves :

« Portant un cœur jeune et enthousiaste, l'éducateur gagnera l'affection de ses enfants ; il dira tout haut et tout simplement son âme... L'enfant s'enthousiasme des enthousiasmes de son maître, il se dégoûte de ses dégoûts, admire ce qu'il admire, et ces fortes émotions du premier âge laissent pour la vie entière des traces très profondément

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« ... l'éducateur, pour peu qu'il soit **un homme d'énergique personnalité**, aura tôt fait d'emmener l'âme de l'enfant respirer l'air vivifiant des hauteurs » (EC, p 21). Ici, en décrivant l'action de l'éducateur idéal, le Père Jacques nous parle, en fait, de ce qu'il vit lui-même.

« ... **“Messieurs, vous n’êtes pas assez ambitieux !”** – Dans sa simplicité..., cette phrase m’a frappé... parce que j’ai vu à travers elle toute la méthode éducatrice du Père Jacques, cette méthode qui consistait... à mélanger, savamment et toujours avec tact, la morale sèche et le sourire qui la fera accepter. » (Philippe G., in *Ph de la Tr* p 239)

« Il lui arrivait de m’appeler sans avoir, semble-t-il, rien à me dire... Il me regardait dans les yeux, ... il s’approchait de moi et me disait bonsoir en me tendant la main. C’était tout, mais **cela suffisait pour transmettre un peu de son dynamisme et de sa volonté de vaincre.**”¹⁴ (un élève, in *Ph de la Tr*, p 277)

Enfin, à Mme P. (in *Ph de la Tr*, p 276) : “*La vie n’est intéressante que lorsqu’on se donne du matin au soir. Un homme qui se ménage est un homme fini.*”

La multiplication des partenaires autour du Petit Collège

Le Père Jacques a initié au Petit Collège un véritable travail en “partenariat”. Dans l’histoire de l’éducation (au moins en France) il apparaît, sans aucun doute, comme l’un des grands pionniers en ce domaine. Or, nous le savons, la diversité des acteurs pédagogiques agit sur l’enfant et le jeune comme autant de “stimuli” dynamisant, opérant de façon synergique sur l’intelligence, le corps, l’esprit, la vie morale et spirituelle, et ayant inévitablement des répercussions sur la capacité du jeune à s’ouvrir aux autres (sens ecclésial, comportement citoyen).

L’éducation de la volonté, au Petit Collège, s’enracine donc

également dans cette orientation pédagogique que nous pourrions définir comme une “ouverture maîtrisée”¹⁵ du Petit Collège.

« Pour l’orientation professionnelle, le Père Jacques fit preuve d’une admirable largesse d’esprit : il organisait à intervalles réguliers, des causeries ou conférences faites par des hommes hautement qualifiés et permettant ainsi l’éclosion plus facile d’une vocation jusqu’alors indécise et incertaine. » (Pierre M., in *Ph de la Tr*, p 289-290). « D’un chirurgien dentiste à un officier supérieur de l’École de Guerre, en passant par des ingénieurs sans oublier les missionnaires, c’est tout un monde qui défilait », poursuit le Père Philippe de la Trinité.

La dynamique des “mouvements d’éducation populaire” au Petit Collège (“activités extra-scolaires”) :

Vie et dynamisme imprègnent tout instant de la vie du Petit Collège. Pour faire de ses collégiens des hommes, et conscient de la diversité des rythmes de l’enfant au cours des différents moments de la journée (durant le temps scolaires et hors temps scolaire), le Père Jacques réalise ce que nous appellerions aujourd’hui un véritable “aménagement du temps de l’enfant/du jeune” n’hésitant pas à introduire dans la vie du Petit Collège la dynamique des mouvements d’éducation populaire, alors en pleine expansion, et tous marqués par la pédagogie active¹⁶ :

a) Le scoutisme : Au Havre, le Père Jacques avait déjà eu l’occasion d’expérimenter la richesse pédagogique de ce mouvement pour la formation des jeunes.¹⁷

Il poursuivra l’aventure à Avon : « Il veillait à nous dégourdir physiquement, favorisant les mouvements scouts ou les petites sorties nocturnes, seul avec une carte et une lampe électrique, dans la forêt et sous l’occupation. » nous dit Pierre M. (in *Ph de*

la Tr, p 277)

Nous le savons, la joie est au cœur de la méthode pédagogique du Père Jacques ; celle-ci trouve, à n'en point douter, son origine dans "l'esprit scout". Or, "la joie scout" est une joie thérésienne. En effet, le Père Jacques Sevin (s.j)¹⁸, bien que fils de saint Ignace, est un familier de sainte Thérèse d'Avila ; par ailleurs, il lit beaucoup Thérèse de Lisieux chez qui il puisera "la joie scout", cherchée et trouvée au creux du quotidien. Or dans l'univers de l'enfance et des jeunes, la joie, plus qu'ailleurs, tonifie la volonté, « elle lui donne des ailes ».

b) Manécanterie du Petit collège¹⁹ : « Il reconnaissait au chant choral sa grande valeur éducatrice et entendait favoriser la piété par toutes les ressources du chant religieux... Par les concerts publics des petits chanteurs d'Avon, il voulut démontrer que la pratique du chant choral n'est pas incompatible avec la poursuite des études secondaires. » (M. Joseph Tranchant, in *Ph de la Tr*, p 288).

Ce souci de toujours "tenir toutes choses ensemble", de relever les défis, est révélateur de la volonté et de la ténacité du Père Jacques. Son regard de vainqueur rayonnait inévitablement sur ses élèves.

c) Un mouvement d'Église, l'Action Catholique :

Autre école pour éduquer la volonté : l'Action Catholique, alors en plein essor²⁰. En 1937-38, les élèves étant déjà plus grands, il organise des groupes d'Action Catholique. Un numéro de *En Famille* (janvier-avril 1938), se faisant l'écho de leurs activités, commence par ce texte exigeant de saint Jean de la Croix (proposé par le Père Jacques) : « Recherchez toujours de préférence : non le plus facile, mais le plus difficile ; non le plus savoureux, mais le plus insipide ; non ce qui plaît, mais ce qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il y a ce qui vous stimule et ce qui vous abat.

Il y a ceux dont on va parler et ceux dont on ne parlera plus.

Le Père Jacques est avec les vaincus, les sans-nom, les condamnés au matricule infamant que les gamins méprisent à coups de pierre.

Ils sont les vaincus.

Ils ont été raflés, stockés, entassés et déversés en un lieu de nulle part, puisque personne ne savait... ou comme si personne ne savait.

C'est un troupeau, privé de sabots ; de la dignité même de l'homme qui marche. Un troupeau pressé, compressé, courbé, muet, chaotique, titubant. Ceux qui tombent sont rejetés dans les fossés. Ce ne sont que des cadavres.

C'est une horreur dont on se détourne.

Et, s'il y a des survivants, qu'ils se taisent, qu'ils se taisent toujours !

Les gens veulent oublier et aller s'amuser. La vie, n'est-ce pas !

Il faut s'approcher des barbelés, sans craindre de nous blesser, de nous déchirer. Il nous faut dépasser l'horreur – non pas la nier – mais la dépasser par l'admiration

Tout n'est pas admirable.

Mais il y a ceux qui ont été admirables. Celui-ci et celui-là.

Celui-ci, dans cette masse anonyme et mélangée où se côtoient le meilleur et le pire,

Celui-ci, dans cette méconnaissance de l'homme qui ne serait plus que déchet,

Celui-ci a été *grand*. Sans éclat apparent.

En faisant mémoire, saurons-nous reconnaître ce qui a été

grand. Une grandeur de l'homme qui n'est pas toujours comprise. Celle de celui qui, malgré tout ce qui venait l'avilir, a conservé cette dignité unique de la personne humaine, peut-on oser dire : a conservé intacte sa dignité d'homme. Quel combat gigantesque ! quel enseignement ! Qui le voit ?

Il y a celui-ci.

En cette histoire, il y a des témoins, des témoins qui ne peuvent plus taire un nom. Celui-ci.

Quelqu'un qui n'est plus remonté de la nuit, de l'horreur, de la honte. Ses camarades de déportation l'appellent par son nom. Il revient parmi nous. Il est grand ! C'est un vainqueur !

Comme il y a des crimes contre l'humanité, il y a des modèles d'humanité (disons *modèle* à défaut d'un autre mot). Non un modèle de rhétorique, mais un être de chair, bafoué, défiguré. Et pourtant... peut-on aller jusqu'à reprendre ce verset de l'Évangile à l'heure de la Passion : « Voici l'homme » ?

Avant d'oser reprendre ce verset, nous avons entendu Primo Lévi, déporté à Auschwitz, nous parler et nous dire, en observant ses camarades de déportation... « Si c'est un homme ».

Et de dire maintenant d'un déporté, d'un déporté exceptionnel, comme le dit encore Primo Lévi, de dire : « Voici l'homme », cela sera-t-il compris ?

Faut-il s'arrêter au titre de « Juste » ? Mais ce titre ne contient-il pas tout ce qui fait un homme véritable vivant au milieu de ses frères en humanité ?

« Voici l'homme » ; si cette déclaration peut s'appliquer à Jacques de Jésus et à plusieurs, elle appartient éminemment et d'une façon unique au Christ, et c'est dans le Christ Jésus que nous allons à l'homme parfait (selon la lettre de S. Paul aux Éphésiens).

Mais la grande question, en fin de compte, est bien celle d'être un homme ;

et comment le rester quand tout s'acharne à le détruire ?

Et l'on peut s'en prendre à l'homme de façon brutale, tout à fait visible et repérable, ou sans qu'on s'en aperçoive.

Soi-même devient le premier lieu de résistance. Mais quelle résistance ? Et où puiser ce qui va nous permettre de durer dans cette résistance où tout l'enjeu est la dignité de la personne, c'est-à-dire bien concrètement de chacun avec lui-même, en toutes ces circonstances qui ne cherchent qu'à le dégrader, à le réduire.

Comment développer cela ? Je ne suis ni philosophe, ni un sage. Mais face à une situation difficile, c'est là que l'homme qui est en chacun de nous se montre en son vrai jour, dans sa force (spirituelle) ou sa faiblesse, se révèle grand ou médiocre.

C'est à Mi Lay, pour prendre un exemple fort, en un autre lieu, quand tout peut basculer dans l'inhumain, – 400 à 500 villageois vietnamiens massacrés – c'est là que l'on prend conscience de tout ce qu'il faut pour être en vérité un homme, et le trouver en soi-même. En un instant, uniquement en soi-même. On ne peut pas l'être sans un choix, sans une détermination qui vient bousculer le train-train quotidien ou une opposition sourde, – sans assumer une responsabilité qui pèse sur de modestes épaules avec tout un poids de risque.

Il ne s'agit pas d'accabler un petit lieutenant – et de pousser de grands cris de réprobation – mais de souligner que dans telle ou telle circonstance que l'on n'avait pas prévue aussi proche, on se retrouve brusquement dans un débat avec soi-même.

Comment agir en homme, pas seulement en homme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jacques de Jésus jouit de ces prérogatives. Il est saisi par Dieu alors qu'il est encore bébé : « *Mon Dieu, laissez-le moi jusqu'à vingt ans, après prenez-le, il vous appartient, mais donnez-moi la joie de vous l'offrir quand il sera grand* »², exclame sa maman, voyant son enfant à la mort. Le Seigneur l'exauce et met d'emblée Sa main sur Son fidèle serviteur en lui octroyant un authentique charisme prophétique.

1. Jacques, le charisme prophétique

Rendu à la vie, Lucien révèle d'emblée, et d'une manière progressive, une intelligence supérieure à celle de sa fratrie, une vision des êtres et des événements singulière et originale, un zèle pour Dieu exceptionnel, tout en manifestant un souci précoce du bonheur des autres. Il pressent sa vocation sacerdotale et s'y prépare : « *Il faut bien que j'apprenne à parler aux hommes !* »³, dit-il un jour qu'il est surpris dans le grenier, monté sur une chaise, s'adressant à un auditoire imaginaire pour louer les beautés et les bontés de Dieu. Sa sœur Madeleine témoigne dans le même sens : « *Je me souviens d'un jour où il m'emmena dans les champs, sur la route de Rouen, me disant. "Viens, je vais te dire mon premier sermon." C'était sur l'existence réelle de Dieu qu'il me parla pendant toute notre promenade disant que tout le monde sera forcé de croire quand je le leur expliquerai.* »⁴

Ainsi Lucien est-il conscient de l'importance de la parole et de la parole vécue pour gagner les hommes à Dieu. Il n'en aura pas moins à lutter contre soi-même pour triompher non seulement d'un caractère entier et farouche, mais aussi pour dépasser l'héritage mental d'un milieu paysan retranché et isolé ainsi que les séquelles d'une situation sociale bien clivée. Un enseignant de sixième au Petit Séminaire le décrit comme suit : « *C'était*

une volonté forte et presque farouche. Ses traits énergiques, sa parole raide, son geste brusque l'imposèrent tout de suite à ses camarades. L'intelligence était vive et son application au travail était remarquable. Il voulait le succès et il l'obtint en tout, même en récréation. [...] Il était doué d'une riche nature, mais il lui fallut de longs et pénibles efforts pour maîtriser ces défauts d'humeur, d'orgueil et d'opiniâtreté qui menaçaient de le perdre. Il priait si bien et s'assimilait si vite tous les conseils que je n'ai jamais douté de lui, pas même aux jours troubles de l'adolescence »⁵ (PPh. p. 32).

En fait, l'obstination, l'orgueil, les blessures diverses cèderont devant la franchise, le courage, l'amour de la vérité, le zèle pour les âmes, la participation à l'existence des autres, notamment des plus durs, comme il le fera plus tard dans son ministère, notamment dans les camps de concentration parce qu'« *il voulait déjà conquérir les âmes, et les enfants qu'il recherchait, c'était ceux qu'on appelle "les durs". Ceux-ci l'aimaient.* »

Il partage d'ailleurs ce qu'il pense de cette réconciliation intérieure recherchée lorsqu'il écrit : « *J'ai encore quelques mois devant moi pour lutter contre moi-même, pour assujettir encore plus mon corps à l'esprit, pour me maîtriser davantage, me recueillir davantage en Dieu et vivre d'une vie intérieure plus intense.* »⁶

Fasciné par le Seigneur, le Père Jacques fascinera grands et petits. Même le chef SS venu l'arrêter en est séduit : « *Quel homme ! Il n'a qu'un défaut, celui de n'être pas nazi !* » témoigne le Père Philippe.

Le charme émane de sa parole mais aussi de sa créativité. Zélé pour sa mission, il est ardent dans ses relations. Disponible aux hommes, il est profondément recueilli en Dieu dans la prière : « *Je m'en vais à l'église. Personne n'y est en ce moment. Je vais*

m'agenouiller, fermer les yeux, et je vais sentir mon cœur se remplir de Jésus, se gonfler d'amour pour Lui et je vais être heureux, mille fois heureux. Comme je me donne à Lui ! Comme je voudrais L'aimer encore davantage ! »⁷

2. Jacques, l'homme de Dieu

Une caractéristique essentielle du prophète, c'est d'être l'« homme de Dieu », c'est-à-dire Lui appartenir, vivre avec et pour Lui, L'expérimenter, en vivre et en témoigner.

Dès ses premières années, le Père Jacques est habité par la présence de Dieu. Rien ni personne n'a pu dissiper son attention au Seigneur. Son service militaire a été une occasion pour se concentrer encore plus et se recueillir en Dieu. À l'approche de son ordination sacerdotale qu'il reçoit le 11 juillet 1925 dans la cathédrale de Rouen, il exulte de joie intérieure. Au dos de l'image souvenir de son ordination, il fait imprimer cette phrase : « *Oh ! oui, mon Dieu, m'unir si profondément à Toi, dans le silence et le recueillement, que je Te rayonne toujours autour de moi !* »⁸

Son ministère diocésain, son apostolat de carme et sa mission pendant sa déportation ont en commun ce sentiment de foi profond d'être du Seigneur et avec Lui. C'est ce qu'il fait durant son ministère de prêtre diocésain, habité à la fois par l'enthousiasme de sa mission sacerdotale et le désir d'un don absolu de lui-même : « *C'est si bon de vivre avec le Bon Dieu, rien qu'avec Lui, Lui causant amicalement, affectueusement, comme je le faisais avec vous le soir au Fort de Montlignon. Il fait si bon sentir qu'on L'aime et surtout qu'on en est aimé.* »⁹

Au même ami, il confie, enthousiaste : « *Je me donnerai tout entier à Dieu, mais Dieu se donnera tout entier à moi, Lui aussi. Creusez à nouveau cette vérité pour la comprendre dans*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est cette source de vie qui va seule satisfaire son désir de « vivre » !

« Vivre d'une plénitude de vie, vivre d'un infini de vie ! Manger de la vie, en manger à pleine bouche, il crie toujours, il crie plus que jamais ce besoin tyrannique de tout homme venant en ce monde. Il crie surtout sur les lèvres des jeunes qui se lèvent et qui décidément, devant la misère de la vie qu'on a servi à leurs pères pendant des générations, ne veulent plus de ces ersatz, mais veulent de la vie vraie, de la vie substantielle, de la vie forte, de la vie qui coule en eux rassasiante et exaltante. Fini le temps de jouer avec la vie. Les jeunes veulent vivre l'essentiel de la vie, pas les à-côtés, pas les semblants de la vie. »³⁰

2. L'homme, une liberté en communion

Habité par deux passions, la passion de Dieu et la passion de l'homme, Jacques a toujours été en quête du reflet divin en tout visage humain. L'homme est né de Dieu. Sa liberté, essence de son humanité, ne pourra pas s'épanouir sinon en communion avec son origine divine. C'est pourquoi, pour notre pédagogue, former un homme, *« c'est enrichir, développer, fortifier, affiner son patrimoine de facultés spirituelles. C'est ouvrir largement son intelligence sur le monde, sur l'enchantement du vaste monde tout peuplé de beauté. C'est former sa volonté, en l'enthousiasmant pour les plus nobles tâches. »³¹* Après tout, *« l'éducation consiste à apprendre à l'enfant à se passer de ses éducateurs, à savoir vite et bien utiliser sa liberté, à découvrir comment on se regarde vivre, comment on se juge, selon ce qu'on est aux yeux de Dieu. Ne pas lui boucher l'horizon de la vie en marchant constamment devant lui. Le laisser au contraire aller lui-même de l'avant, le suivre en n'intervenant que discrètement et quand cela en vaut la peine, et toujours*

*avec tact et affection. »*³²

Le Père Jacques concrétise son humanisme en formant, comme nous l'avons rappelé, des hommes, des hommes libres, des hommes saints. Il s'agit donc de réconcilier l'homme avec lui-même pour qu'il devienne libre et puisse s'épanouir vraiment : *« L'éducation vraie vise à “libérer” progressivement l'enfant jusqu'à le faire participer aussi largement que possible à la souveraine liberté de Dieu. Or sainteté et liberté vont de pair. »*³³

Il est bien entendu que la sainteté, objectif final de toute formation, *« bien mieux que l'art ou le génie, est l'épanouissement de notre personnalité. Seuls les saints sont réellement libres. Sainteté et liberté vont de pair, en effet, et il nous faut en prendre conscience. »* En effet, *« la sainteté est une liberté faite de maîtrise de soi sous la seule dépendance de Dieu. »*³⁴ C'est pourquoi *« les plus belles fleurs de l'humanité ne sont pas faites des conquérants ou des savants. La fine fleur de l'humanité, c'est le peuple des saints. (...) Former des saints, tel est donc le but dernier que doit poursuivre tout éducateur qui veut faire œuvre profonde et définitive. »*³⁵

3. L'homme, une dignité sacrée

L'ardente vigilance du Père Jacques sur tous ceux que le Père a mis sur son chemin traduit concrètement son option préférentielle pour l'homme. Soucieux de former sa liberté, il éclaire son intelligence en l'orientant vers le beau et le vrai, dans l'expression artistique comme dans la culture intellectuelle. Il élève la passion pour la lecture et la culture à un niveau sacré : *« Voyez-vous, ce désir de culture intellectuelle, cette soif de savoir, c'est une forme très belle de religion et de prière. »*³⁶ D'ailleurs *« culture et liberté »*, c'est l'appel lancé par le Père

Jacques à la réouverture du Petit Collège en pleine guerre.

En raison de la dignité et de l'unicité de tout être humain, il traite chaque enfant comme un être à part, un être unique : *« Plus que l'adulte, mûri et durci par l'expérience de la vie, l'enfant doit être pris au sérieux. Il mérite qu'on se penche attentivement sur lui, qu'on écoute parler son intelligence et qu'on réponde fidèlement et exactement à tous ses "pourquoi" et ses "comment", qu'on éclaire sa volonté en lui expliquant avec douceur et patience la raison des ordres qu'on lui impose et des défenses qu'on lui fait, qu'on manie enfin avec un soin et un tact minutieux sa frêle et si délicate sensibilité. Car l'enfant a le droit d'être traité, non seulement en personne humaine, mais en personne qui débute son expérience, qui entre dans la vie, qui fait son apprentissage de créature intelligente et libre. (...) L'enfant a encore le droit d'être pris tel qu'il est, avec sa santé forte ou fragile, son équilibre ou ses déficiences glandulaires, son amour du jeu ou du travail, ses moyens d'études développés ou restreints, bref non pas tel qu'il devrait être ou qu'on souhaiterait qu'il fût, mais tel que ses parents l'ont produit à la vie. »*³⁷

Le sacerdoce du Père Jacques s'est déployé du début à la fin au service de la libération des hommes. S'il forme les enfants à la liberté, il s'efforcera, durant la déportation et en dépit des conditions inhumaines, de sauver l'esprit en donnant aux autres la force, la sérénité en ces moments de clandestine liberté durement conquise, sans jamais manquer de nourrir aussi les corps. Imperturbablement, il continue son ministère au risque de sa vie : il se procure des livres, il rend attentif à la beauté du soleil couchant et aux teintes extraordinaires, royales du ciel ! Il s'émerveille pour que l'émerveillement demeure vivant dans un univers aussi mortifère et ainsi sauver tout l'homme. Il aborde

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

⁵⁵ MICHEL CARROUGES, *Le Père Jacques : « Au revoir les enfants »*, Cerf 1988, p. 217.

⁵⁶ LOUIS GERIN, *J'ai connu le Père Jacques à Neue Breme*, dans "Le Déporté", novembre 1981.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

L'itinéraire du père jacques en quelques dates :

1^{ère} PARTIE

“ÉDQUER À LA LIBERTÉ”

Les années d'enfance et de formation de Lucien BUNEL

Le Père Jacques éducateur

Les lectures spirituelles du Père Jacques au Collège d'Avon Souvenir d'un ancien élève

La Bible du Père Jacques

Le Père Jacques de Jésus et le Père Maurice de la Croix : une amitié inspirée

1. Les années d'études de Jacques Lefèvre, 1926 – 1932
2. Frères au Noviciat, décembre 1932 – 1933
3. Une compréhension renouvelée, 1933 – 1937
4. Frères dans le Seigneur, 1937 – 1944

Jacques de Jésus, homme de prière et frère au Carmel

- I. La prière du Père Jacques comme relation au Dieu Vivant vécue paradoxalement dans la nuit
 - II. La prière du Père Jacques comme don de soi assumé paradoxalement dans l'ambiguïté
 - III. La prière du Père Jacques comme épanouissement de tout l'être reçu paradoxalement à travers toute mort
- Épilogue en guise d'ouverture...

Le Testament Spirituel du Père Jacques

2^{ème} PARTIE

LA RÉSISTANCE SPIRITUELLE

Résistance Spirituelle Hier et Aujourd'hui

Le Témoignage chrétien, front de résistance spirituelle contre l'hitlérisme

« Mon rêve de fils du peuple : ramener le monde à Dieu »

Les Sermons de l'Abbé Lucien Bunel

1. Les sermons de l'abbé Lucien Bunel
2. La pédagogie de l'abbé Bunel
3. Ce que l'abbé Bunel révèle de sa vie intérieure et de sa personnalité
4. “La pouillerie du catholicisme des bien-pensants” dans une société sans Dieu
5. « Le beau rêve de toute ma vie sacerdotale »

La mise en œuvre d'un esprit de résistance au petit Collège d'Avon ou l'éducation de la volonté dans le cœur et l'intelligence des jeunes

Introduction

Un authentique projet éducatif

La cohérence du “projet d'établissement”

L'éducation du cœur

Conclusion :

Le plus haut témoignage de l'éducateur auprès de ceux qui lui sont confiés :

« Résister, se résister »

Jacques de Jésus – Prophétie, Humanisme et Martyre

I. Le Prophète

II. L'Humaniste

III. Le martyr

IV. Conclusion

« La mémoire du juste dure éternellement »